



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
**VÉNERIE**

21, Rue de Clichy, PARIS-IX<sup>e</sup> — N° 25. OCTOBRE 1962.

Julien BOST-LAMONDIE

---

# *ÉCOUTE EN TÊTE!*

---

LES DERNIERS LOUPS  
SOUVENIRS DE VÉNERIE

*(suite)*







Rallye Gengay  
Octobre 1909.

Arrivée aux Vieilles-Forges avec Bayard et Valmy attelés.

## CHAPITRE XVI

En 1911 de nombreuses chasses dans tous les coins habituels avec, comme à l'accoutumée, de longs rapprochers et quelques attaques avec de jolis débûchers, qui faisaient attendre patiemment quelques sorties avec de nouveaux épisodes.

En janvier, nous attaquons très vite en Verrières un beau louvard qui fait une belle chasse pendant près de deux heures et est pris de justesse en arrivant aux bois de la Tonche de Lhommaize.

Puis en février, nous attaquons un vieux loup dans les bois de Vernon, qui nous emmène à travers la Loge et que nous perdons de l'autre côté des bois de Saint-Pierre près Poitiers.

En mars, un matin, comme je sortais de la maison pour aller faire ma visite journalière au chenil, afin de constater l'état de chaque chien, j'entends marcher derrière moi, et me retournant, j'aperçus M. Salaise, commerçant en vins à Gençay qui encore un peu émotionné venait me dire que le matin, en revenant de livrer du vin dans la commune de Vernon, en traversant les bois des Rouzelières, il avait vu passer sur la route devant son camion un loup énorme qui rentrait dans les premières enceintes de sapins sur la route Saint-Maurice-Vernon. Je lui fis donner des précisions sur l'endroit exact de cette rentrée et le remerciai de s'être dérangé pour me donner ce renseignement qui, pour le fanatique que je suis, me donnait la perspective d'une bonne journée.

En effet cela était trop tentant pour que je n'essaie pas de retrouver la voie de ce fauve, malgré les heures qui s'étaient passées depuis. Je pris le temps de faire hâtivement un déjeuner léger, et montant mon légendaire cheval Bayard, les chiens furent sortis du chenil sans être couplés, et suivirent sagement le cheval.



J'avais alors mon meilleur lot de chiens à loups dont trois rapprocheurs rares : Gençay, Quiproquo et Noc-tambule. Quand j'arrivai à l'endroit indiqué qui se trouvait à cinq kilomètres, il y avait près de six heures que l'animal avait été aperçu. Je fis quêter les chiens sur toute la bordure des sapins, et à peu près au tiers de la lisière, les rapprocheurs eurent une émanation, et tous le nez au vent partent au galop cherchant la coulée prise par le loup; ils y arrivent et quelques coups de gueule indiquent qu'ils en « reconnaissent » franchement. Mais la voie est froide. Cependant ils l'emmènent assez gaiement, traversant toute l'enceinte des sapins, puis un taillis de chênes, et arrivant à une grande allée qui va de la Couplière à la Sicardière; sur cette allée il y a un léger balancer, mais Gençay en reconnaît à nouveau et s'enfonce dans un grand fourré, se récriant avec sa belle gorge qui ne ment jamais. Tout semblait aller au mieux, lorsqu'un couple de jeunes chiens butent par hasard dans un lièvre qui se donne à vue, cette jeunesse ne résiste pas et fait la bêtise de se récrier à tout rompre, et les autres, croyant à une attaque, se détachent de leur bonne voie, mais dès qu'ils ont rattrapé ces étourdis, ils s'aperçoivent de la faute et s'arrêtent net. C'était néanmoins encore vingt minutes de perdues sur une voie déjà froide, cela compliquait la difficulté, surtout si l'animal ne s'était pas arrêté dans ces bois-là.

Enfin au bout d'un requêté laborieux, Gençay, une fois de plus, sauva la mise car étant retourné vivement à l'endroit où il avait abandonné la voie, à force de ténacité en faisant les devants, il avait retrouvé la trace du passage du loup, et peu après les autres chiens l'avaient rejoint et commencèrent également à se récrier. La voie s'échauffait de minute en minute, puis en plein milieu du fourré, une clameur formidable annonça que l'animal était debout. L'enivrante fanfare du lancer est sonnée, et c'est l'enthousiasme du premier galop qui, surtout derrière le loup, est affolant. Avec cette bonne attaque et ce carillon des chiens, le loup ne fait que traverser les bois des Rouzelières, et débûche aussitôt vers la Fougère, Bois-Bâtard, et rentre dans les bois de Nausart, après une

bonne pointe à travers les fourrés, j'entends un retour au redoublement de cris des chiens. Je galope à la charge et arrive à la petite route qui part de la Tuilerée à la ferme des Glycines, juste pour voir sauter sur la route un superbe loup, qui par grand hasard se trouve entre mon cheval et le boulanger Gautreau de Saint-Maurice-la-Clouère avec son cheval Ragout, d'hilarante mémoire, revenant de livrer du pain dans les fermes voisines. Ragout frémit et s'arrête à la vue de cet animal inconnu et de prestance imposante. Gautreau descend, un peu pâle, avec de grands gestes me montrant l'animal; « Oui, oui, je le vois, ne bougez pas, laissez passer les chiens sans les gêner. » Le loup était resté campé une seconde en traversant et nous voyant il ressaute au bois derrière mon cheval; les chiens arrivent, et pour leur éviter du retard, je leur indique le retour de l'animal au bois, ils prennent sagement leur retour, mais l'animal qui avait son idée, ne fait que prendre une petite partie des fourrés et débûche vers les bois de Fontaigre. Les chiens bien ajustés sur la voie s'en vont d'un train infernal, quel carillon dans ces grandes plâines! Le massif assez grand de Fontaigre fut traversé de volée sans arrêt, le loup reprend à nouveau la plaine vers les fermes de la Terrière, de la grange à Tranquart presque en même temps que les chiens. J'aperçois un homme dans les jardins près de la rivière la Clouère, sous le château de la Touche, qui faisait des signes rapides. C'était le jardinier de M. de Cressac qui, encore pâle d'émotion, nous disait que quelques minutes seulement avant l'arrivée des chiens, il avait entendu derrière lui, pendant qu'il jardinait, un gros bruit dans l'eau : Plouf! et que s'étant retourné il avait été stupéfait de voir nager vers lui un gros loup, qui sans le voir était passé non loin, en se secouant pour se débarrasser de l'eau dans sa fourrure. Il était tellement saisi que son récit était haché par les reprises de sa respiration haletante, il nous raconta cela en quelques minutes. La tête ahurie du jardinier était tellement typique que je n'ai jamais oublié ce petit épisode qui me redonna une joie nouvelle, car on n'échappe jamais à la douce espérance d'un



succès, à chaque fois qu'un renseignement vous apprend que votre animal de chasse vient de passer sans aucune avance.

Bien que ces courtes paroles échangées n'eussent que peu retardé mon allure, je fus obligé d'éperonner ferme mon cheval pour rattraper les chiens en faisant le tour par les ponts et la propriété de Beyrouth, pour les rejoindre dans les bois de Reau, qu'ils ne firent que traverser très vite et débûchèrent aussitôt vers les immenses et impénétrables fourrés des Coussières. Il est à remarquer que, de quelque côtés que les attaques se fassent, tous les animaux ont des parcours immuables pour leurs débûchers, et que la direction prise indique fatalement la forêt où va essayer de se défendre l'animal attaqué. C'est une règle qui doit exister pour chaque pays, puisque tous les vieux praticiens indiquent ces débûchers de génération en génération, avec bien entendu quelques exceptions et quelques variantes dans les itinéraires.

Dans ces fourrés heureusement, les chiens serraient leur animal de près et ne lui permirent pas de se faire battre dans les enceintes. En arrivant au Bois-Juré, il se défend un peu en faisant quelques grands retours qui nous amènent à la Rivaudière au bord de la rivière le Clain, à la nuit tombante; les chiens ayant traversé l'eau, il me fallut aller passer au pont d'Anche pour les rattraper de l'autre côté, alors qu'ils traversaient la ligne de chemin de fer, entre Anche et Vivonne. Il faisait nuit noire, aussi, je saisis la première occasion où je fus près des chiens pour les arrêter, car aucun espoir ne restait d'aborder ce vieux loup, qui partait je ne sais où. Il me restait à faire une vingtaine de kilomètres pour retraiter, sur un cheval las par suite du gros train mené toute la chasse, et obligé à chaque instant de se retourner pour voir si tous les chiens suivaient. J'ai fait ce dur métier pendant bien des années, car je n'avais que des valets de chiens qui n'étaient que des aides, mais j'avais à ce moment-là une telle fougue que je suffisais à tout. J'ai eu cependant deux bons serviteurs qui aimaient la chasse, sonnaient bien, étaient déferents et écoutaient sagement ce qu'on leur disait, c'étaient : Alexandre

Bessagnet qui est retraits depuis longtemps et est maire de sa commune à l'heure où j'écris ces lignes, et Célestin Bugeon, un bon cavalier, léger, doux et agréable avec un bon ton de trompe bien tayauté. Il avait une façon d'appeler ses chiens : « Allons, allons, Camaros » qui lui concédait l'amitié du Maître et des chiens. Je le vois encore avec son air modeste, un jour que je retrais de Verrières, avec un louvard sur ma selle; il s'était arrêté au retour à causer une minute à un cantonnier sur la route, qui nous avait vus passer déjà la fois précédente avec aussi un louvard pris; quand Célestin me rattrapa, je lui dis : « Qu'est-ce qu'il te racontait le cantonnier? » il me répondit avec un petit sourire content : « Le cantonnier me disait : dis donc, je crois que ton patron a pris la destruction des loups à la tâche, il n'en laissera pas. » Cette réflexion, en piqueux aimant ses chiens lui avait fait plaisir, pour lui ça voulait dire : « Vous avez de rudes chiens, vous prendrez tous les loups. » Et sur ce, s'appuyant sur ses étriers, il sonna la retraite prise suivie de la fanfare du louvard. Braves gens qui avaient l'amour de leur métier, et qui étaient fidèles à leur Maître. C'est lui aussi qui, un jour que nous retrais des bois de la Loge, et l'entendant crier : « Camaros! Camaros! » avec insistance, je lui dis : « Qu'est-ce qu'il y a? » — « Monsieur, c'est Maraudeur (50 % de loup) qui ne suit plus, il était là tout à l'heure pourtant. Camaros! Camaros! » En effet Maraudeur n'était pas là, j'avais remarqué depuis quelque temps qu'à la retraite il disparaissait un moment, et reparaisait plus tard. Cette fois, je dis à Célestin : « Emmène doucement les chiens, je retourne en arrière », car en effet j'avais vu Maraudeur sagement en meute, il y avait très peu de temps; je prends le trot sur les bas-côtés et en face, dans un champ de topinambours dont les tiges d'hiver étaient garnies de leurs feuilles sèches, j'aperçois par hasard Maraudeur qui, avec son instinct de moitié-loup, se faufilait en se rasant dans un sillon de topinambours. Je le vis bondir, j'entendis seulement le frissonnement des feuilles froissées et j'aperçus Maraudeur venant de prendre un superbe coq sans que l'animal ait poussé



un cri, et qui tranquillement allongé dans un sillon faisait un bon repas, ayant trouvé sans doute que la chasse avait été rude et que son estomac criait famine et il le calmait. Je constatai le fait, sans battre le chien ni crier, de peur d'alerter et d'affoler les gens de la ferme proche. Puis le laissant, je suis allé paisiblement à la ferme dont je connaissais les propriétaires, je leur dis : « Ne cherchez pas votre coq gris », et leur expliquai le cas; quand je voulus les dédommager, jamais ils ne voulurent recevoir quoi que ce soit, disant que depuis tant d'années que je détruisais des nuisibles, ce n'était pas une affaire et de ne pas insister. C'était gentil; il est vrai qu'à cette époque les poulets ne valaient que quelques francs.

Quand je rejoignis l'équipage, Maraudeur avait tranquillement repris sa place, avec un ventre rebondi comme un bon moine, et sans avoir le moindre remords. Bien des fois après, à la retraite, il disparaissait et reparaisait avec un embonpoint qui en disait long. Nous entonnions, en riant, un *De profundis*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que jamais ce 50 % n'a pris aucune volaille devant nous, on passait fréquemment dans la cour de ferme, au milieu de légion de volailles de toutes sortes, il ne les regardait même pas. Mais je pense que très créancé il n'obéissait à son instinct de fils de louve que lorsque, très affamé, il ne pouvait résister à se procurer de la nourriture, mais avec une discrétion et un secret extraordinaire, puisque jamais après mon enquête, personne ne l'a vu ni entendu faire ses incartades culinaires.

Quels souvenirs que tout cela! même on trouve une saveur en se rappelant ces petits incidents de ces longues retraites, durcissant bêtes et gens. Tout cela n'existe plus, c'est le grand confort, chiens et chevaux en vans, patrons dans de confortables autos pour aller au rendez-vous et la retraite. En effet, que de fatigues en moins, mais peut-être que de délicats et subtils souvenirs en moins aussi! Dire qu'échappant à l'emprise du bien-être, je continue comme autrefois à faire tous les trajets de rendez-vous et toutes les retraites à cheval sur route; c'est plus dur parce qu'autrefois j'avais des compagnons

avec qui causer pendant le chemin, tandis qu'aujourd'hui je fais tout cela seul, mais avec un bon cheval entre les jambes j'ai encore une satisfaction rare, celle de prolonger le plaisir d'être en selle.

Ces digressions faites, je reviens à nos sorties; en avril peu d'attaques, quelques rapprochers sans grandes joies. En mai nous attaquons un vieux loup à la Bigotte qui fait une assez belle et longue chasse en passant par les bois de Vernon et Saint-Julien-l'Ars, sans fait à noter, qu'un bon débûcher et un animal perdu sur route.

En juin nous allons quêter au hasard aux Coussières, tous les bois sont faits entre Anche, Boiscoursier et la Motte sans rien trouver. Vers Foussalmois nous trouvons une voie assez bonne qui nous mène vers la Rivaudière et qui descend les coteaux très abrupts, comme je l'ai déjà dit, mais cette fois nous étions descendus vers les îlots de Lallier près du Clain et comme les chiens longeaient la rivière, nous nous y engageons, avec mon ami Henri Lavergne. Il y avait au bas de ces coteaux à pente infranchissable un petit sentier de piéton très peu large, minuscule même, je m'y engage le premier avec mon cheval très sûr, mais arrivé à un endroit les bords du sentier tenaient à peine du côté de la rivière, ayant été ravinés par une crue; à ce moment-là je regrettais de m'être engagé dans ce sentier, mais j'entendais les chiens rapprocher dans les coteaux parallèlement à moi, et j'avais hâte de sortir de là. Mon ami Lavergne était resté assez en arrière, je ne m'en occupais pas, on est souvent un peu égoïste quand on suit les chiens de près. Bref, j'arrive à sortir des coteaux et des bords de la rivière, et justement les chiens remontaient se dirigeant vers Foussalmois, la voie du reste ne se réchauffait pas et changeait souvent de direction; arrivé sur une petite route où les chiens étaient en panne, je songeai à mon camarade que je ne voyais pas arriver; j'ai cru d'abord qu'il était perdu car les coteaux sont sourds, et si on n'est pas près des chiens, ils vous échappent. Au bout d'une heure je commence à être inquiet tout de même en songeant au mauvais et étroit sentier longeant la rivière. Les chiens s'en allaient froidement, alors je



réfléchis et je me dis : tant pis pour la chasse qui ne va pas si bien du reste; je ne peux abandonner un camarade ainsi, avec cette idée de péril en tête. Alors je quitte les chiens qui étaient déjà loin, et je prends ma double, très embêté, mais en arrivant dans un grand champ inculte, au-dessus des coteaux, je vis un spectacle rassurant mais hilarant au possible, j'en ris encore. J'ai omis de dire que si la voie se rapprochait si mal, c'est qu'il faisait très chaud, et que le soleil était très ardent. Je reviens au sujet de ma joie : au milieu du champ, je vois mon pauvre ami, sa chemise d'une main la tenant au soleil, ayant quitté ses bottes qui étaient renversées, sa culotte et sa veste étalées par terre, mais il avait encore sa cape sur la tête. Tableau risible, silhouette de noyé, nu, en plein soleil avec sa bombe et ses cheveux épars en tous sens, car chauve, il laisse pousser très long le pourtour et « ramène », selon l'expression, pour cacher sa calvitie, mais ses longs cheveux avaient quitté leur belle raie qui les mettait en place, pour se trouver dispersés en longues mèches dégouttant d'eau. En arrivant près de lui je lui dis : « Excusez mon rire mais vous constituez un drôle de tableau. »

Alors il me raconta que son cheval Gilbert, un bon pur-sang, mais un peu chaud, avait fait un faux pas dans le sentier et qu'ils étaient tombés dans une fosse très profonde de la rivière, qu'il s'était cru perdu car il ne sait pas nager, qu'en plus son cheval avait tournoyé un instant, qu'enfin par réflexe d'instinct de conservation de la vie, il avait pu saisir la longue crinière du cheval, qui l'avait amené près du bord mais que là les bords étaient inaccessibles et que le cheval ne pouvait grimper pour sortir; après avoir passé par toutes les transes que l'on devine, il était parvenu à saisir une assez grosse branche qui pendait d'un arbre et avait abandonné le cheval pour ne songer qu'à se hisser, ce qu'il fit avec peine. Le cheval à force de tâtonner sur les rives finit par trouver pied et d'un bond sortit lui aussi; il l'attendit et le traîna à la main jusqu'au champ en question, et comme il était ruisselant d'eau comme bien on pense, usant du soleil, il avait trouvé plus pratique de tout faire sécher et lui-

même aux rayons solaires. Malgré tout, je lui dis : « Dès que vous serez un peu remis et asséché, remonte vite à cheval et rentrez d'un temps de trot pour ne pas attraper une pneumonie, moi je m'occuperai des chiens. »

Ce qui fut fait ; je naviguai au hasard dans tous les bois, par renseignements, pour retrouver mes chiens qui étaient en défaut et n'avaient pu mener à bien cette mauvaise voie, mauvaise dès le matin et que la chaleur avait effacée totalement. Chasse manquée avec un épisode qui aurait pu être tragique.

Après cette sortie, nous passons les mois de juillet, août et septembre en chasses d'entraînement sur des vieux loups, ne voulant pas déranger les louvards encore trop jeunes pour fournir de jolies chasses.

Il se place en octobre un gros débûcher sur un vieux loup attaqué au Ferrou qui, contrairement à l'itinéraire habituel, va vers les Cartes, Verrières, Lhommaize et tard l'après-midi je me trouve seul avec les chiens de l'autre côté de Morthemmer : mon camarade Lavergne, par suite du grand vent et d'une hésitation au débûcher, avait totalement perdu. Ne l'ayant pas revu de toute la chasse, je me doutais qu'il avait dû rentrer chez lui, certainement furieux de ce contretemps. Parti au jour, après un défaut final, je retraits avec tout l'équipage, las, car il faisait chaud et que le débûcher était long et rapide.

En retraits par Lhommaize, je mourais de faim et de soif ; à ce moment-là, je n'emportais jamais rien dans mes poches, ni sandwich, ni petit flacon de liquide, aussi en passant devant un bistrot de Lhommaize, interpellé au passage par David, je ne pus y tenir. C'est une des rares fois où mon estomac me tirait, et où certains chiens marquaient de la fatigue, aussi, je m'arrêtai pour avaler la traditionnelle omelette, plat vite fait et qui apaisait ma faim.

Puis M. de Beauchamp, propriétaire du château de la Forge, vint à passer et s'arrêta pour causer un peu de chasses et de loups. Il me conseilla, en voyant deux chiens très boiteux, de téléphoner à Gençay, ce que je fis pour essayer de joindre mon camarade qui devait être chez lui. En effet je l'eus au bout du fil et lui expliquai



brièvement le cas en lui demandant, s'il le pouvait, de venir avec un de ses chevaux et un char à bancs (car il n'avait pas d'auto) à mon avance jusqu'au bourg de Verrières pour ramener les chiens les plus fatigués. Ce qui fut fait; je partis de Lhommaize, moi en parfait état et mon cheval aussi, mais les chiens s'étaient refroidis dans l'écurie, où on les avait mis pendant cette petite halte. Aussi firent-ils, « en traînant », la route de Lhommaize à Verrières et c'est avec satisfaction que j'aperçus de loin arriver la voiture de Lavergne. Je lui racontai toute la chasse en détail, cela le dédommagea un peu, tout en lui donnant des regrets. On monta dans la bagnole quatre ou cinq chiens et comme mon cheval Bayard suivait comme un chien sans être attaché, j'enroulai mes rênes autour de son encolure et les fixai à la sous-gorge; je le laissai en liberté au milieu des chiens, et je montai sur le siège du véhicule à côté de mon ami.

C'est ainsi que se termina un beau débûcher mais sans hallali; c'était presque normal sur un vieux loup.

Après quelques autres chasses qui n'offrent rien de notable, se placent la chasse dans le change du 4 décembre 1911 et les trois louvards pris en deux sorties le 9 décembre de la même année.

Sur de vagues renseignements, l'Équipage du Rallye-Gençay se transporte en forêt de Verrières, le 4 décembre 1911, pour essayer d'y trouver des loups.

Après avoir parcouru les treize kilomètres qui le mènent aux bâtiments à la maison du garde, il découple quatorze chiens et commence à quêter à la billebaude le long de la route de Saint-Laurent-de-Jourde à Lhommaize et sur la route qui va au gué de Minerou à Dienne. Il faut préciser, avant tout, l'état du temps. Depuis la veille une pluie abondante n'avait cessé de tomber, les taillis étaient transformés en étangs; par conséquent les voies n'existaient pour ainsi dire pas, ou étaient très légères.

L'Équipage abandonne la route et entre dans l'enceinte de la Baudenelle; au bout de quelques instants, tous les chiens se mettent à éventer et prennent le galop, une minute après, ils empaument la voie à toute allure, l'animal est debout, il est 7 h. 30.

Alors, c'est la belle musique qui succède au lancer, ce moment si désiré du veneur et qui lui met au cœur une griserie qui dure quelquefois toute la chasse! L'animal traverse en droite ligne toutes les enceintes qui séparent la route de Dienne-Verrières de celle des Bâtiments-la-Cour; au passage de cette dernière, il est vu « par corps » par MM. G. Cadilhon et Edouard Merite.

C'est bien un loup, et de belle prestance. Il se dirige vers Chiré-les-Bois, fait un crochet pour revenir dans les Bois de la Ronde.

A ce moment, le train de la chasse est devenu ultra rapide, et bien que les cavaliers se trouvent dans une grande allée qui les conduit directement au Fossé Rouge et que, pour arriver à la route de Vernon à Dienne, ils mettent leurs chevaux dans de grandissimes allures, en arrivant au dit Fossé Rouge les chiens sont déjà passés, c'est à peine si on les entend dans les bois de M. des Fossettes. Continuant à essayer de rattraper la chasse en cherchant à prendre le vent, les chasseurs retrouvent la petite meute aux Bois de Vernon.

Le loup refuse de débucher sur les Bois de la Loge, il fait un retour et reprend ses doubles, il y a un petit moment d'hésitation, puis enfin la voie est redressée.

Les Maîtres d'Équipage qui sont revenus au Fossé Rouge voient sauter un loup d'assez loin, mais d'après les dires des personnes qui avaient vu l'animal attaqué, il leur semble être de plus petite taille; malgré tout on croit que c'est bien l'animal de chasse, les chiens semblent s'être divisés, alors un doute surgit. On voit arriver quatre ou cinq chiens qui traversent la route du « Fossé Rouge » sur la voie du loup qui venait d'être aperçu. Pendant ce temps le reste des chiens, dont le fameux Gençay, mènent un animal dans l'enceinte faisant face à Vernon; on suppose qu'ils ont été mis en retard dans un crochet, on va les arrêter pour les rallier à ceux qui viennent de passer. On les rallie en effet, ils refusent la voie, c'est à ce moment que l'on comprend qu'il a dû se passer quelque chose d'anormal.

Au point de vue classique les vieux chiens ont été admirables et ont fait des prouesses de sagesse et d'intelligence.



On entend quelques chiens se récrier dans différentes directions, puis dans une allée j'aperçois un loup fuyant, je galope après et reconnais un louvard; un groupe de chiens se trouvant là, on les met sur cet animal. Quelques coups de gueules et il est abandonné. Peu après, un deuxième louvard à pelage plus clair est vu; on essaie à nouveau de mettre les chiens dessus, ils refusent net la voie.

C'est là que la vieille formule, toujours si exacte, trouve sa place : « Laissez faire les vieux chiens, ils sont plus forts que vous. » Mais le brave Gençay a mis seul cette formule en pratique; il a faussé compagnie à ses maîtres et aux autres chiens en cherchant à démêler son animal au milieu des allées et venues de cette portée où est venu passer le vieux loup attaqué le matin, on le voit disparaître et travailler, puis à sept ou huit cents mètres on l'entend se récrier avec cette voix autoritaire qui n'a jamais menti. Tout s'explique à ce moment; le refus de rallier sur les quatre ou cinq chiens qui avaient fait change sur un louvard et le refus d'empaumer la voie sur les deux louvards, vus par corps ensuite.

Si le chien de change sur cerfs et chevreuils est très apprécié et a de la valeur, sur le loup cela devient un animal extraordinaire et introuvable bien que l'occasion de faire change sur loup soit très rare. Il n'en est pas moins du plus haut intérêt, pour un veneur qui connaît son métier, de voir un chien très ardent sur la voie du loup refuser la voie fumante de deux de ces animaux parce que ce n'est pas son animal d'attaque et non seulement la refuser malgré tous les appels pour lui faire faire une faute, redresser seul sa voie au milieu d'enceintes foulées par le change. Aussi quand le grand saint Hubert recevra dans le paradis des chiens ce pauvre Gençay, cette disparition coûtera certainement une larme à son maître.

S'étant rendu compte rapidement de ce qui vient d'être dit, on porte le gros de la meute sur le chien de tête; tout repart alors avec entrain, et cette menée, si belle et si harmonieuse, recommence à toute volée. La chasse se dirige vers la Ronde, les défrichés de la Racinière, le Grand Pas de Chire puis elle traverse

à nouveau la route des Bâtiments Dienne. Là le loup est tiré de très loin, mais peu après on le voit, au passage d'une allée, sauter un fossé allégrement; il continue grand train à prendre les fourrés, faisant face à la propriété La Cour, va du côté de Dienne, revient à la Baudenelle.

Pendant tout ce parcours, on l'aperçoit serré de près par les chiens qui l'obligent à sauter la route de Dienne à Verrières, il passe au Parc, essaie de se débarrasser des chiens au plus épais des fourrés; n'y parvenant pas il va aux Bois de Pouzioux, revient par la Forge de Lhommeize, passe dans les coteaux des Rabardeaux, au gué de Minerou, ressaute la route de Dienne, s'embarque pour la troisième fois dans les enceintes de la Baudenelle. Il est sous le nez des chiens; on regarde l'heure : midi. L'animal a été lancé à 7 h. 30.

A la traversée d'une allée, un bûcheron qui l'aperçoit le tire; les maîtres d'équipage arrivent, il leur dit qu'il ne sait s'il l'a touché, qu'en tout cas il n'est pas resté, qu'il a suivi l'allée cinquante mètres bon train et a sauté à droite dans les fourrés. Les chiens arrivent, rentrent à la voie et vingt minutes après on entend au milieu de l'enceinte tenir les abois; tout le monde se précipite au fourré, puis tout bruit cesse, on ne sait au juste où se passe le drame, enfin les chiens recommencent à aboyer furieusement, quelques cris de douleur se font entendre.

J'arrive sur les chiens et aperçois au milieu d'eux une louve énorme, couchée, mais montrant sa superbe dentition. Je descends de cheval pour lui envoyer un coup de fusil sans risquer de toucher les chiens, mais arrivé près d'elle, elle démarre, entourée par tous les chiens qui lui mordent les jarrets. Elle fait en trébuchant huit à dix pas et se tape dans un homme armé qui l'achève. Il est midi quarante minutes. C'est donc cinq heures d'une chasse superbe et difficile; on sonne un joyeux hallali.

Les honneurs du pied à M. Crespel-Delisse.

Étaient présents les Maîtres d'Équipage : MM. G. Cadihon, Edouard Merite, peintre animalier, Crespel-Delisse.

Le 9 décembre 1911, nouvelle sortie de l'équipage,



qui attaque à 8 heures au Fossé Rouge, près de Vernon. Malgré la pluie, les chiens prennent une voie de volée, font un rapprocher vraiment intéressant de près de trois quarts d'heure et mettent sur pied un grand louvard. Bousculé d'un train fou dans les bois de la Ronde et de la Racinière, et un tour en forêt de Verrières, il est abordé et étranglé par les chiens au bout de quarante-cinq minutes.

Les honneurs du pied à M<sup>me</sup> Crespel-Delisse.

Deux jours après la prise du louvard attaqué vers « le Fossé Rouge, » je découplais dans le voisinage, pensant bien retrouver les deux frères de celui déjà pris l'avant-veille. Aussi après une quête infructueuse vers le dit Fossé Rouge, longeant la route qui va de Vernon à Dienne je me doutai que les animaux dérangés s'étaient déplacés. Alors je dirigeai ma quête vers les bois de M. des Fossettes, touchant le taillis déjà parcouru et notamment en direction d'une mare située face à la ferme des Vieilles-Vignes où je savais par le fermier que mes louvards étaient venus boire après un carnage sur des oies. Peu de temps après en effet, les chiens, aux alentours des bâtiments, prennent une voie qui d'après les pieds nettement imprimés dans les ornières humides, s'avère comme étant bien celle de louvards déjà de belle taille. Non sans quelques difficultés les chiens arrivent à trouver la rentrée, alors ils se récrient tous franchement. Ayant traversé deux enceintes de fourrés et d'ajoncs, de brandes ou d'épines inextricables, ils passent une grande allée centrale et retrouvent en face la voie fumante qui les mène dans des semis de sapins. Bientôt j'ai la joie d'entendre un récri formidable annonçant la mise sur pied des animaux. Et dans cet instant je vois se faufiler deux louvards de belle prestance. Les chiens passent en trombe, les yeux hors de la tête, criant avec un tel ensemble qu'on les sent prêts à faire curée. Puis c'est pendant une demi-heure dans tous les bois de M. des Fossettes une randonnée perpétuelle entre les enceintes entourées d'allées et de layons. Las de se sentir talonné, l'un des louvards se détache et se donne aux chiens. Il quitte les fourrés, saute la route de Vernon

à Fleuré à l'endroit de l'Allée de la Biche, rentre dans les bois de Vernon, va très vite vers la Loge et le Mineraï de Nieuil-l'Espoir, revient et se fait prendre près du Champ d'Or en une heure cinq minutes.

Les chiens foulent leur prise, on les laisse souffler un petit moment, se désaltérer à une mare voisine et nous décidons d'essayer de rattaquer le deuxième louvard vers l'endroit présumé où les animaux se sont séparés. Nous retournons donc vers les enceintes entre le Gas-souillis et les bois de M. des Fossettes.

Les chiens se remettent à quêter mais sans résultat apparent. Une enceinte est faite sans qu'ils manifestent trop la connaissance du passage du louvard. Mais en suivant un layon j'aperçois un pied frais, j'aiguille la quête dans cette direction et au bout de quelques instants un récri de plusieurs chiens m'annonce que la voie est retrouvée.

Quelque cent mètres plus loin c'est l'attaque. Mené très vite et passé dans plusieurs gros fourrés, l'animal essaie de se défendre en tournant et en doublant ses voies, se tapant par moments et se dérochant une fois les chiens passés. Peine perdue! Il se décide alors à sauter la route du Fossé Rouge et rentre en plein hallali courant dans les bois de La Ronde pour se faire prendre sur la lisière de la forêt de Verrières, en cinquante-cinq minutes.

De ce fait la portée de trois louvards que l'on m'avait signalée avait été anéantie en deux sorties.

*(A suivre.)*